

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS!



Oh! tu sais, Clara, j'en suis bien revenu des filles, maintenant !...

A L'OPÉRA

SOIRÉE DES E.E.D., ET E.E.L.

Même avant de l'avoir entendu, tout le monde connaît le chef-d'œuvre de Bizet par des passages épars qui traînent dans toutes les mémoires.

Le potache le plus imberbe, le gosse qui fait l'école buissonnière, la jeune fille candide apprennent inconsciemment à fredonner une ritournelle ou un motif de "Carmen".

En dépit de son incroyable popularité, cet opéra présente toujours l'attrait d'une chose toute neuve tant la vie s'y multiplie et crie de vérité.

Rien n'est indifférent ou inanimé : pas même au second acte, quand frappe à la porte du bouge l'indiscret lieutenant, trois ou quatre notes sinistres, grosses de périt et de malheur". Partout palpité une vie inquiète ou menacée, heureuse ou misérable. Mais c'est partout et toujours, dans les parties principales, dans les "endroits forts", dans les accessoires et les alentours un souffle de vitalité profonde. Nous avons pu juger, mercredi soir dernier, combien les foules, jeunes ou vieilles aiment à entendre cette aventure passionnelle dont elles connaissent tous les accents, toutes les répliques de la voix, tous les refrains.

Chaque fois que ce nom de Carmen flamboie sur une affiche, tous les galants et les amoureux persévérants de cette fille, se hâtent vers l'endroit où ils pourront la revoir. Car cette gitane exerce sur toutes les imaginations cette irrésistible attirance qu'a subie le brigadier José. La physionomie extérieure de Carmen peut varier, ce sera toujours la même âme passionnée, inconstante, provocante et cruelle.

C'est donc devant une salle archi-comble que l'on a représenté pour la première fois, cette année, cette œuvre essentiellement française où se manifestent le goût et l'idéal du pur génie de la Gaule. La beauté classique de cette musique précise, éclatante, sonore a triomphé, une fois de plus grâce à la puissance admirable des artistes qui l'ont interprétée.

Ces artistes parmi lesquels il faut mentionner Mme Gerville Réache, Léon Lafitte, E. Roselly ont pénétré le sens intime et pittoresque de cette mélodie continue ou infinie qui se déploie avec une plénitude légère dans des pages passionnées "pétrées d'or, de boue, de fiel et de sang".

Par la fusion de l'orchestre et des voix on nous a fait comprendre et aimer da-

vantage cette harmonie toute de lumière, de vérité et de poésie.

Possédés malgré nous par le charme de cette femme et de cette musique, nous ne saurions nous empêcher de répéter avec une conviction ardente : Carmen, ma Carmen adorée!"

Nos amis les étudiants en Droit et en Loi ont raison d'être heureux et fiers. Leur soirée fut un événement mondain de la plus fine élégance en même temps qu'une démonstration artistique d'un ordre tout à fait délicat. Cela prouve que, pour piocher le code, on n'en est pas moins des êtres capables de sentir, d'apprécier et de faire goûter aux autres un spectacle d'une très haute valeur esthétique.

Nos bohèmes ont fait en même temps, preuve d'une civilité et d'une courtoisie charmantes; ce qui ne les a pas empêchés, d'être spirituels tout en restant galants et polis envers l'aimable sexe qui leur avait délégué ses représentants les plus agréables.

Nos honnêtes sergents étaient tellement enchantés que l'un d'eux, dans un mouvement de sympathie, leur a offert en témoignage d'admiration son joli bâton en bois verni.

Ce sera une bien chère réplique !

Le nouveau conseil de la Faculté de Droit et de Loi de Laval a droit à nos remerciements et à nos félicitations les plus sincères. M. Aimé LaFontaine, le dévoué président, est prié, d'en prendre pour lui-même une très large part.

Jacques NIVELLE.

Les E.E.A.D. au National

Les étudiants en Art Dentaire peuvent être contents d'eux-mêmes, et de leur président, M. F. Houde. La soirée qu'ils donnèrent mardi dernier, au National, fut un succès à un triple point de vue: les carabins se sont conduits comme des gentils-hommes; l'assistance était nombreuse et choisie; la pièce qu'on représentait est une de ces pièces qui se sont durci le cuir au feu de la rampe et qu'on ne craint pas de voir chanceler.

Oui, c'est une pièce solide, musclée, comme un discobole et qui vous lance ses trois actes avec une puissance de biceps un peu rare. Je ne veux pas dire qu'elle est irréprochable. Non. Car la thèse que défend l'auteur du drame violent et brutal qui s'appelle "Le voleur" n'est pas une thèse

bien propre. En effet, on conçoit assez mal qu'une petite bête de femme, jolie et spirituelle, "s'engueuse" au point de croquer le secrétaire de sa meilleure amie et de chaparder plusieurs milliers de francs. Pourquoi?

Tout simplement pour se faire belle, s'offrir chiffons et dentelles afin de retenir auprès d'elle un mari qui l'adore et qui n'a jamais manifesté la moindre velléité de la "plaquer".

Il semble bien qu'une femme avant d'user de ces vils expédients, doit au moins attendre que son époux lui ait fait quelque frasque. Même alors, il lui serait loisible d'user de tous les moyens que lui octroie la nature pour enchaîner par les sens son cher petit mari qui menacerait de la tromper. Cette thèse est invraisemblable et choquante parce qu'elle assimile le mariage—qui est une chose sacrée—à un collage indécis, et qu'elle met sur un même pied d'odieuse égalité la femme honnête et la racoleuse qui veut boulonner à sa chair par tous les moyens louches le malheureux Jean Gaussin qui a donné comme une caillie dans son filet de braconnière.

Je voudrais vous dire un peu comment on a joué ce drame à pulsations saccadées. Le premier acte a permis à Zambault, (M. Pelletier) de nous faire un récit circonstancié des faits qu'il a rassemblés méthodiquement pour fournir à Raymond Lagardes, la preuve que son fils est l'auteur du larcin lorsque, en réalité, celui-ci se sacrifie pour sauver du déshonneur la femme qu'il aime. Ces déductions nettement rattachées les unes aux autres nous furent présentées avec une grande simplicité par M. Pelletier. Dans le même acte, M. Filion a bien fait sentir toute la détresse désespérée d'un père devant qui se découvre la scélératesse d'un fils très cher.

On dirait, Dieu me pardonne! qu'on a passé M. Darnay à l'empois chinois tant il est raide et guindé.

Mme Voysin c'est la petite femme qui vole par amour. Mme Vhery a été au premier acte, enjouée, gamine. Au deuxième acte où elle apparaît seule avec son mari elle a été vibrante de passion et de douleur. Je ne parle pas du dernier acte. Richard Voysin (M. Scheler) est tenu par la jalousie, la honte et la colère. Il a des sursauts d'affection pour cette femme qui a commis ce méfait afin de protéger son bonheur et des accès de fureur contre cette chose gémissante qui se roule à ses pieds et qu'il croit coupable d'adultère.

Le rôle d'Isabelle Lagardes est tenu d'une façon convenable par Mme Dumas, qui a arboré, au 3, une toilette d'un très mauvais goût.

Jean BERT.

Banquet des E.E.M.C.

Jadis, au Moyen-Age, recteurs et professeurs, s'unissaient aux escoliers, dans les auberges, pour festoyer gaiement et chanter des refrains joyeux.

De nos jours, les conditions sont un peu changées. Ce n'est plus dans les tavernes ou les rôtisseries que doctes professeurs et studieux étudiants s'assemblent pour faire ripaille, mais dans un grand hôtel moderne, dans une grande salle où les étendards et les bannières aux couleurs universitaires remplacent, sur les murs, les broches à rôtir le chapon et les lourdes rapières des hommes d'armes et des détrousseurs faisant halte pour la nuit. Les garçons de table obséquieux ont pris le service des jolies maritornes peu farouches et la science a substitué aux bougies fumeuses les lampes et les chandeliers électriques. Mais si le décor est changé, la coutume est demeurée et nous ne saurions trop féliciter nos amis de la Médecine Comparée de faire revivre, chaque année, cette vieille tradition qui semble vouloir disparaître, dans les autres facultés, au grand désespoir des journalistes faméliques. On donne maintenant des "euchres". C'est peut-être plus moderne, mais c'est beaucoup moins joli. Car il est plus élégant de déguster un sorbet ou un mets appâté selon toutes les lois de l'art culinaire que de frotter les uns contre les autres des carrés de papier représentant des chiffres et des personnages assez laids, tronçonnés et collés l'un à l'autre par le milieu du corps.

Oui, décidément, j'aime mieux être gastronome que "gambler" et je suis particulièrement heureux quand il m'arrive d'assister à un festin comme celui que nous offrirent, lundi soir dernier, les mem-

bres de l'Ecole Vétérinaire. Si ces messieurs savent guérir les bêtes, ils savent aussi les manger. Je me garderai bien de leur en faire reproche, puisque c'est grâce à eux que j'ai lesté mon estomac d'un repas que n'aurait pas dédaigné de signer Brillat-Savarin, ce maître-queux élégant. Nous avons procédé sur place au travail d'assimilation et d'élimination en écoutant les discours nombreux et applaudis en même temps que les morceaux exécutés par l'orchestre universitaire vaillamment dirigée par notre ami Tellier.

UN CREVE-LA-FAIM.

L'art militaire et les E.E.D. et E.E.L.

Mercredi, le 26 novembre dernier, le lieutenant Mercier du "corps des Etudiants" vint haranguer les carabins des facultés de Droit et de Loi. Il s'adressait ni plus ni moins que de faire du recrutement.

Les arguments étaient d'une force à écraser à néant notre gros George B... uniforme... pour rien, fusil... pour rien, balles... pour rien, obligations... de rien. Ajoutez priorité sur les autres régiments d'infanterie et formation d'officiers canadiens-français et vous aurez toutes les pièces de résistance et d'attaque que commande not' lieutenant Mercier. Aussi, bon nombre d'étudiants de cette faculté se sont inscrits, et, je les en félicite.

Il ne faut pas, en effet, oublier le point de vue canadien-français de la question. J'y reviendrai. En attendant, je dis à mes confrères: "Accaparons-nous des hauts milieux militaires, ce sera autant de fait pour grandir notre influence!"

Je ne puis parler de l'art militaire, sans rappeler le dernier concours du "Star" et féliciter les cadets de Laval.

En dépit de toutes les sévérités, sinon des injustices, malgré le peu d'entraînements de nos cadets, ils sont revenus au point de départ, après une marche de douze milles, en très bon état, poussant leur cri de guerre avec des voix aussi fortes qu'au départ; ce que pas un autre régiment, si ce n'est le 65e, n'était en état de faire.

On sait dans quelles pénibles conditions étaient les régiments anglais.

A ce propos, il serait désirable que nos militaires canadiens-français ne servent plus d'annonce au journal de M. Graham.

Cette nouvelle tentative de nous mettre le pied sur la gorge devrait engager nos étudiants canadiens-français à entrer dans le C. O. T. C., afin de faire sentir notre influence dans ce nouveau milieu.

FLAMBEAU.

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

Il y avait une fois un député socialiste qui était si pauvre qu'il n'avait pas de chapeau.

Il y avait une fois des parents de campagne qui ne restaient pas plus de 24 heures à la ville.

Il y avait une fois un mariage d'artistes qui durait depuis près de 2 ans.

Il y avait une fois un chauffeur de taxi-auto qui avait toujours de la monnaie.

Il y avait une fois une jeune fille qui ne peignait pas d'aquarelle et qui ne jouait pas de piano.

Il y avait une fois une chanteuse célèbre qui ne pesait pas plus de 180 livres.

Il y avait une fois un petit garçon que ses parents ne trouvaient pas très avancé pour son âge.

La lettre A

C'est une échelle double sur laquelle il faut passer pour arriver aux autres lettres. "A" est long ou bref, majestueux ou pauvre, et parfois il porte un petit chapeau.

"a" c'est la première leçon; c'est la fissure par laquelle entre le talent ou la pédanterie.

"a" c'est toute l'enfance; c'est le parfum des jouets, les genoux d'une maman et c'est l'odeur de colle du vieux livre d'images où trois petits cochons sautent à la corde.

Trop jeune, on ne sait pas dire aux femmes ce qu'on pense; plus tard, on apprend à leur dire ce qu'on ne pense pas.